

Extrait N°1 (chapitre 3) : Séjour à la prison de Brixton

Seul, face aux barreaux de la cellule, je repense à l'enchaînement : Piccadilly, la fille, la boîte, les flics, la prison. Aux yeux de la Justice, j'étais un criminel alors que, de mon point de vue, je n'étais rien d'autre qu'un jeune homme plutôt candide qui affectionnait de vivre sa jeunesse librement en prenant au vol les bonnes choses de son époque.

Je m'allonge péniblement sur la planche de bois en pensant à Bernard. Vaut-il réussir à rester à mon contact ? Qui va le tenir au courant de la suite du film ? Épuisé, je m'endors en pensant à Évelyne, à mes amis du Billon et à nouveau à la fille de Piccadilly.

Des claquements de portes suivis de voix étouffées mettent fin au calvaire de la planche de bois. En ouvrant les yeux, je retrouve les deux policiers de la veille. Tout en me tendant une tasse de thé et un morceau de pain brioché, ils m'expliquent qu'ils doivent me conduire au tribunal des flagrants délits pour passer en procès dans la matinée. Je vais finir par trouver ces flics sympas. Hélas, ils m'annoncent que la pipe qui se trouvait dans mon sac est en cours d'analyse. Aurait-elle les parois garnies de résidus de cannabis ? Si c'est le cas, les juges comprendront que je fume du shit et donc que j'ai menti en jouant l'innocent auprès des policiers. Et c'est le cas ! Nous sommes en 1971 et, en Angleterre, fumer de la drogue, comme ils disent, est réellement un crime.

J'abandonne mon sac à dos au commissariat. Je passe mes mains dans les menottes qui me sont tendues et je m'engouffre dans une berline blanche, encadré par l'équipe de choc des policiers du parc. Je suis détendu tout en me comportant en spectateur du feuilleton qui semble se dérouler telle une série TV. Puis, nous arrivons à la Great Marlborough Street Magistrates Court.

Là, je suis rapidement débarqué et conduit dans une cellule d'attente. C'est sale et ça pue. Quelle est la suite du programme ? Vais-je sortir rapidement libre de ce guêpier ? Soudain, j'entends mon nom hurlé par une voix féminine dans le couloir. Je signale ma présence, la porte s'ouvre. Le maton de service est accompagné d'une jeune femme dont la tenue vestimentaire m'indique qu'il s'agit d'une avocate commise d'office. C'est ce qu'elle m'explique dans un français approximatif. Je lui dis de parler en anglais. Elle m'annonce qu'elle viendra me chercher lorsque mon tour arrivera, qu'elle seule parlera, que je devrai me taire face aux juges pendant toute la durée du procès à l'exception des réponses à voix basse aux questions qu'elle me posera. Au moment de me quitter, j'ose lui demander de me transmettre quelques cigarettes à son retour. Ce qu'elle fit en m'offrant un paquet de N°10.

La porte de la cellule s'ouvre à nouveau, c'est mon tour. L'avocate, toujours accompagnée du maton, me demande de la suivre dans un long couloir qui donne dans une antichambre où se trouve un chancelier qui gère les entrées-sorties dans le prétoire. Après une nouvelle attente, l'homme finit par nous faire signe d'entrer. Le choc ! En fait, doublement le choc. Les juges portent perruque, le public est nombreux. L'audience commence quand, lors d'une accalmie, tournant la tête, j'aperçois Bernard dans le public. Il est fort ce Bernard. Du coup, je retrouve le moral. Hélas, pas pour longtemps puisqu'après le passage en revue des détails de mon affaire et l'annonce de la non-disponibilité à ce jour du résultat de l'analyse de ma pipe, le juge me demande si j'ai la capacité de payer, directement ou par le biais de toute autre source, une caution de 2 000 £ avant l'ouverture d'une nouvelle audience. Pourquoi un nouveau procès ? Ils n'ont qu'à me renvoyer dans mon pays. Comment peut-il me poser une telle question alors que dans ma condition il sait déjà que la réponse sera « Non » ? Je regarde mon avocate, je me tourne rapidement vers Bernard, j'ai beau réfléchir, je n'ai bien sûr qu'une seule réponse : « Non ». À ce mot, le juge prend immédiatement la décision de me faire enfermer et demande aux policiers de m'emmener sur-le-champ. Je n'y crois pas ! Alors, écœuré par la disproportion de la sentence, faisant fi de la consigne de silence qui m'était imposée, je me tourne vers Bernard en lui hurlant de ne pas me laisser tomber. Les flics se précipitent sur moi,

me passent les menottes et m'entraînent violemment vers la sortie tandis que j'ai juste le temps de demander à l'avocate de prendre contact avec mon pote. Me voici à nouveau dans une cellule d'attente, seul, menotté, imaginant la suite, à la fois curieux de découvrir le monde carcéral et inquiet sur ses conséquences éventuelles à mon égard.

Toutes les portes des cellules s'ouvrent, on nous demande de sortir et de nous aligner. Puis c'est l'appel et le départ vers la sortie de l'édifice où nous attend un bus de transport de prisonniers composé de minuscules cellules individuelles. Une fois assis dans ma boîte, il m'est difficile de bouger. Devant moi, je peux lire des inscriptions grossièrement gravées à l'aide de leurs menottes par les innombrables taulards qui ont défilé dans ces caissons métalliques. La plus visible n'est autre que le classique Born to Lose ; ce qui est un peu mon cas actuellement. Le bus démarre tandis qu'au travers d'une petite lucarne je distingue les rues qui défilent. Les grands immeubles laissent place aux maisons de banlieue, les rues sont moins agitées et la verdure est plus présente. Soudain, un mur gigantesque. C'est là ! La prison de Brixton ouvre ses portes, le bus pénètre dans une cour et s'immobilise. Il est 15 heures et j'ai faim.

Comme par enchantement, nous sommes tous conduits dans une salle à manger où les tables ont la particularité de comporter des trous au niveau de l'emplacement des assiettes, chaque trou contenant, en son diamètre, un axe métallique permettant le passage d'une chaîne joignant les deux bracelets des nouvelles menottes que l'on nous passe pour pouvoir ainsi manger sans s'échapper.

La nourriture est évidemment infecte mais, qu'importe, mon estomac ne gargouille plus. Mon voisin de droite, un Italien d'une quarantaine d'années, n'arrête pas de pleurnicher, clamant son innocence et n'acceptant pas d'être ainsi traité. Dans un pub, on aurait injecté, dans sa pinte de bière, une drogue qui l'aurait rendu fou au point d'aller démolir je ne sais quel bien public à sa sortie de l'établissement, et au passage de cogner sur les flics qui étaient venus l'interpeller.

Nous passons maintenant à l'étape de la prise d'empreintes digitales et des photos, de face, de profil, avec numéro. Le mien est 113048. Je suis né

en 1948 mais cela n'a probablement rien à voir. Puis vient le moment de la désinfection. Un épisode à la fois humiliant et douloureux. La salle de bains géante contient de nombreuses baignoires au niveau du sol. Ici, pas de douche mais de puissants jets pour le rinçage. Une fois entièrement dévêtu, je m'avance en direction de ces bacs de désinfection. Deux surveillants m'empoignent et me jettent dans un bain jaunâtre, m'obligeant à enfoncer ma tête sous l'eau. L'eau est tellement chaude qu'elle brûle ma peau au point de penser un instant à la souffrance de ces malheureux qui ont cuit autrefois dans des chaudrons pour le plus grand plaisir de peuplades cannibales. On m'ordonne de sortir du bain et j'ai droit au puissant jet qui me repousse vers un mur contre lequel je pivote pour un rinçage intégral. Épuisé et meurtri, je m'essuie dans une serviette rêche à l'odeur de naphthaline. Me voici désinfecté et prêt pour la suite des opérations.

À la sortie de la salle des tortures balnéaires, un couloir conduit vers le magasin pour récupérer et enfiler ma tenue de bagnard sur laquelle figure déjà mon numéro. Me sont également remis une brosse à dents, un tube de dentifrice, une serviette et une savonnette ; la fameuse savonnette qu'il faudra à tout prix ne pas laisser échapper lors des douches à venir. Ainsi équipé, je continue mon parcours pour terminer dans une salle, dite de dispatching, où je retrouve mes camarades du bus. À nouveau assis à ma droite, l'Italien au prénom de Silvio, toujours excité, continue de clamer son innocence.

Tous rassemblés sur les bancs qui entourent la salle, un nouvel appel est effectué et les nommés partent au fur et à mesure, accompagnés de surveillants, seuls ou par groupe, vers les cellules qui leur seront affectées. Les circonstances font que l'Italien et le Français sont les deux derniers détenus à quitter la salle par un couloir truffé de portes dont la dernière ouvre sur un immense hall d'où l'on aperçoit les différents étages de cellules. Tout est métallique. Tout résonne. J'ai à nouveau l'impression d'être dans un film. Je suis à la fois ravi de pouvoir observer ce monde de l'intérieur et rempli de trouille à l'idée que bientôt la dernière porte va se refermer derrière moi.

Nous atteignons le deuxième étage et marchons quelques mètres vers l'ultime pièce. Je comprends rapidement que mon séjour ne sera pas simple avec Silvio comme colocataire. C'était sans compter la présence d'un troisième occupant déjà installé. Chevelu et souriant, le jeune homme ne semble pas être déçu par notre arrivée. Il dit se nommer Jerry et être le batteur du groupe Humble Pie. Mes connaissances musicales concernant ce rock band se réduisent aux deux piliers : Steve Marriott et Peter Frampton. Comme pour justifier de son identité, Jerry se met à taper avec ses doigts sur une boîte en carton. Son rythme est efficace et le son produit illustre une certaine dextérité en la matière. J'ai néanmoins des doutes sur celui qu'il prétend être. Son regard semble ailleurs, j'ai l'impression d'avoir affaire à un mythomane.

À divers niveaux, la drogue est probablement l'élément qui nous lie tous trois dans cette infortune. Puis Jerry se met à parler musique et c'est ainsi qu'il nous apprend qu'en 1967, Mick Jagger, arrêté en possession d'amphétamines, a été condamné à 3 mois de prison et enfermé comme nous à Brixton, où il aurait écrit les paroles de 2000 Light Years From Home. Il fut rapidement libéré après qu'un juge a commué sa peine en prison avec sursis.

C'est l'heure du thé, plutôt bon, puis vient le dîner. Pas de réfectoire, un détenu nous fait passer des plateaux par une fenêtre coulissante. La nourriture est infecte pour un Français qui apprécie la bonne cuisine. Plus personne ne parle. Le repas terminé, Jerry bat en douceur, Silvio fixe le plafond, assis sur mon lit je me demande combien de temps tout cela va durer ? Oubliant par nécessité les gênes occasionnées par la proximité, je finis par m'endormir en pensant à tous ceux que j'aime en France.

Réveil en fanfare, agitation dans les étages, nous sommes invités à rejoindre les salles de bains. Les pensionnaires découvrent les nouveaux arrivants. Personnellement, je découvre des personnages aux visages durs et le souvenir de certains films me laisse augurer le pire. Pour une première fois, je décide de réduire mes ablutions au visage et aux dents, et de retourner rapidement en cellule pour avaler un petit déjeuner aussi léger qu'insipide. Arrive l'heure de l'Exercice, la promenade.

Je découvre lors de cette promenade que je suis en compagnie de réels assassins. Fort heureusement, il n'est pas question de déambuler en tous sens dans cette cour entourée de murs gigantesques, surplombée de deux miradors et encadrée aux quatre coins par des gardiens armés de mitraillettes tandis qu'un maître-chien longe les murs, accompagné de son animal. Les prisonniers qui ont commis les délits les moins graves, les plus nombreux auxquels j'appartiens, tournent en cercle dans un certain sens alors que ceux qui ont commis un homicide, placés eux aussi en cercle au centre, tournent en sens inverse. Au mieux, on peut échanger quelques mots discrets avec les deux marcheurs qui nous entourent. Pour ma part, je suis réduit au silence et je marche en regardant le ciel où parfois un pigeon ou même un avion me rappellent que la vie existe à l'extérieur de ce lieu oppressant.

Au matin du quatrième jour, il me vint une idée qui allait accélérer les choses en ma faveur. Puisqu'il y a une messe chaque dimanche, il doit y avoir un prêtre. Bien qu'athée, je me déclare officiellement catholique et demande à rencontrer le brave homme. Je lui explique l'histoire de A à Z et lui demande d'intercéder auprès du directeur de la prison afin d'obtenir un entretien. Tout s'enchaîne parfaitement et, deux jours plus tard, me voici face à ce directeur dont la chaleur humaine me rassure.

Mon talent de négociateur n'est pas des plus audacieux mais, lorsque je suis dans l'embarras, quelle que soit l'autorité qui me fait face, il est un domaine où je sais me surpasser : le tête-à-tête, a fortiori si le pouvoir de mon interlocuteur peut me permettre de sortir du pétrin. À la fin de l'entretien, le directeur me confirme qu'il va faire en sorte d'accélérer la tenue de mon deuxième procès. Je respire et retourne en cellule, enorgueilli d'avoir réussi mon coup. Le douzième jour de ma détention, je troque mon uniforme de prisonnier contre mes propres vêtements, mes cheveux sont toujours longs, je redeviens moi-même. Dans le bus qui me conduit à nouveau à la Great Marlborough Street Magistrates Court, j'entrevois une fin heureuse.

Même scénario que la fois précédente. La porte d'entrée dans la salle d'audience s'ouvre, l'avocate m'accompagne et, sans étonnement, je distingue Bernard dans le public. Merci Madame la magistrate ! Le juge

confirme que ma pipe contient des traces de tétrahydrocannabinol et affirme que je suis un individu peu recommandable qui n'a pas sa place en Angleterre. En conséquence, je suis libre et sommé de quitter le pays dans les 48 heures, sans reconduction à la frontière. En outre, je suis interdit de séjour au Royaume Uni pendant 5 ans. Je dis amen à tout ce que l'on m'annonce, remercie l'avocate et suis raccompagné à l'extérieur par les deux flics à l'origine de mon arrestation à Hyde Park. L'un d'eux me restitue mon sac à dos et se lance dans un discours moralisateur du plus bel effet. Ces mecs sont définitivement sympas, et moi je suis totalement libre ! Bernard me rejoint sur le trottoir, nous nous embrassons et je lui demande de m'inviter sur-le-champ dans un bon resto, français si possible. Ce sera un italien. Il fait beau et Londres est à nous.

.•.

Probablement est-ce l'insouciance de ma jeunesse qui m'a poussé à tenter le diable au-delà du délai de présence prescrit par le juge, toujours est-il que 48 heures après ce jugement j'étais encore à Londres avec Bernard. Pendant mon séjour à Brixton, ce dernier avait lié connaissance avec des routards allemands et italiens et, tous les soirs, le groupe se retrouvait dans Regent's Park pour partager nourriture, musique, drogue, et sexe si affinité.

Pourquoi avons-nous regagné la France le lendemain ? Tout simplement parce que j'ai failli me faire arrêter lors d'une descente de flics en pleine nuit alors que nous nous étions paisiblement endormis au son des cris d'animaux du zoo de Regent's Park, après une petite fête pimentée par les vapeurs exquises d'un excellent pollen de libanais jaune.

Extrait N°2 (chapitre 5) : Le rituel du shilom

Suivant un rituel aux allures quelque peu théâtrales, le baba ouvre une boîte métallique d'où il sort un très beau shilom en ivoire sculpté, une petite boîte contenant le haschich, un morceau de tissu qu'il nomme safi, un paquet de Camel et une boîte d'allumettes. La cérémonie se poursuit par la combustion du shit, en l'occurrence une boulette de népalais récolté par lui-même au sud du pays. Les brisures ainsi obtenues sont soigneusement malaxées avec le tabac, puis l'amalgame est introduit en spirale dans le shilom en rotation au creux de la main. Cette manière de procéder permet la meilleure combustion possible lors de l'allumage. Michel demande à Joël d'aller humidifier le safi puis il entoure ce dernier à l'embouchure du shilom et positionne ses deux mains autour du cône, comme s'il allait prier. C'est d'ailleurs ce qu'il fait en rendant grâce à Shiva par des paroles dont la phonétique serait à peu près la suivante : « Alek Shambo Bom Bolé Bom Shankar ». D'un regard suivi d'un hochement de tête, il indique à Joël, placé à sa gauche, qu'il est prêt pour l'allumage. Quelques aspirations rapides embrasent le fourneau, puis une longue et puissante bouffée achève la prise dans un gigantesque nuage de fumée. Michel transmet le shilom à Annie qui continuera à le faire circuler vers la droite. J'apprendrai plus tard que selon la coutume, celui qui allume le shilom n'est pas celui qui l'a préparé. En l'occurrence, c'est Joël qui aurait dû l'allumer. Ce Michel se la joue perso !

Tout en observant la rotation de l'objet convoité, je constate avec étonnement qu'en quelques minutes je viens à la fois d'assister à un cérémonial surprenant et d'améliorer sérieusement mes connaissances sur Shiva et les fumeurs de charas. Ma voisine dans le cercle, une ravissante rousse qui embaumait la pièce de son parfum au patchouli et qui semblait aguerrie à l'exercice du shilom, me transmet le cône tiède. Après une rapide explication de sa part pour rectifier la position de mes mains, je tire une bouffée de professionnel qui me va droit au cerveau et, comme un véritable amateur à la limite de l'écroulement, je tousse et

j'encaisse le choc en me disant : « Putain la baffé ! » L'effet est immédiat et puissant, rien à voir avec un joint. Le charas étant excellent, je suis rapidement envahi d'un sourire intérieur qui me chatouille les pommettes au point d'imaginer que, ne sentant plus mon corps, je ne suis plus qu'une tête rieuse. Quand arrive mon deuxième tour, je m'applique à tirer une bouffée plus que légère tant elle me semble inutile compte tenu de mon état.

Je viens d'assimiler le fait que le shilom, accompagné de son rituel, et combiné à l'usage d'une substance de qualité, n'a rien à voir avec la fumette d'un joint de marocain commun. Psychologiquement, le processus de préparation du shilom semble générer, chez les individus ouverts à cette pratique, une excitation intérieure comparable à des préliminaires destinés à préparer l'usager à une douce extase. Toute cette atmosphère exotique et conviviale attire ma curiosité et demande à être explorée plus en détail.

Conscient que les discussions entre les personnes du cercle se réduisent peu à peu à un one-man-show de Michel, qui étonnamment semble tout à fait normal, et me trouvant dans un état inadapté à tout échange, après avoir bu une tasse de thé à la bergamote qui ponctue le rituel, je quitte les lieux avec la ferme intention de retrouver au plus vite Michel et Annie pour en savoir plus sur l'Inde et toutes les pratiques que je viens de découvrir.

Extrait N°3 (chapitre 6) : Une expérience avec le LSD

Plutôt que d'avalier chacun une pilule, nous choisissons d'en diluer 7 dans un litre de thé noir, puis nous buvons chacun une grande tasse de cette potion suivie d'un shilom pour booster l'expérience. L'album de Yes, *Fragile*, nous accompagne dans la montée qui se trouve être rapide. La substance semble être puissamment dosée, je me retrouve peu à peu dans un état similaire à celui vécu dans les montagnes de Chartreuse. Pas de doute, le voyage sera hallucinatoire. Je conçois que ceux qui ne tenteront jamais ce type d'expérience mettent en doute le contenu des lignes qui suivent, pourtant les choses se sont bien passées ainsi, tout au moins en ce qui me concerne, moi qui ai la chance d'être très réceptif.

Très vite je constate que toute parole devient inutile à prononcer puisqu'il existe un décalage sans cesse croissant entre, d'un côté les pensées et les visions qui fusent, et de l'autre des mots qui peinent à s'assembler et à s'extraire sous forme de discours cohérent. À un instant précis, toute expression verbale ne correspond en rien aux images projetées par le cerveau. Nous vivons, en solitaire, un trip collectif.

Assis en tailleur au milieu du salon face à la table basse, je fixe l'une des tasses qui peu à peu se met à fondre comme une bougie. Tout ce qui se trouve sur la table fond. Les lignes droites se transforment lentement en courbes régulières, tout devient courbe autour de moi et en peu de temps le parallélépipède qui compose le salon se transforme en une sphère légèrement tourbillonnante. Une fois de plus, je me dis que tout ça est dingue, dans le bon sens du terme. Je sais ce que je viens de boire, je n'ai pas peur. Néanmoins, je me demande où se trouve la limite supérieure dans l'échelle des effets de cette substance sur mon état de conscience.

Je choisis de me lever pour changer de place et je me positionne à proximité de notre pseudo-salle de bains, face à l'alcôve de Michel et Annie où se trouvait déjà Claude. Soudain, des posters indiens se

décollent des murs et traversent le salon pour se désintégrer dans l'espace de la pièce. Pourquoi ces choses-là s'offrent-elles à moi alors que mes voisins ne semblent pas concernés ? Et que dire de la suite ?

Mon regard est attiré par le portrait de Krishnamurti que je fixe naturellement. Son visage se transforme peu à peu. En vitesse accélérée, je vois défiler à rebours tous les visages de l'humanité jusqu'à préfigurer celui du premier homme. Un éclair jaune efface cette dernière image et le portrait initial reprend sa place au moment où j'ai l'impression d'être instantanément en symbiose avec l'univers tout entier ; une forme de connaissance universelle qui ne durerait qu'une seconde et donnerait l'impression d'avoir tout compris sur notre existence, sans pouvoir le transmettre.

Jusqu'à cet instant, je ne me suis jamais préoccupé de mes partenaires de trip. Aucun d'eux ne me semble en péril. À l'entrée de l'alcôve éclairée par des bougies posées sur l'autel à la gloire de Shiva, adossé au mur, se trouve Jean-Marc qui déblatère dans le vide. Rien d'étonnant, Jean-Marc se parle souvent à lui-même dans son état normal. Je lui ai personnellement expliqué maintes fois que je ne percevais chez lui aucune différence de comportement, qu'il soit à jeun ou défoncé. Je le fixe un instant tandis que son visage souriant se couvre d'un halo violacé. Il se tient sur un pied, les bras au ciel comme s'il tentait d'attirer à lui quelques forces extraterrestres. Puis il se met à danser, sautant d'un pied sur l'autre tout en me fixant. Le feu des bougies en arrière-plan me fit soudain penser à l'Enfer et Jean-Marc sautillant à contre-jour n'était autre que Satan devant les Portes. Je venais de vivre ma première hallu à caractère flippant, mais pas de quoi m'affoler. Quelques heures plus tard, je retrouvais Jean-Marc auprès duquel, en décrivant ce qui m'était arrivé la veille, j'eus l'occasion de lui dire que je l'aimais bien, même si parfois il me foutait la pétoche.

Les effets de l'acide tombèrent plus rapidement que prévu et la descente fut douce. Sachant l'heure propice, Claude franchit les quelques marches qui nous séparaient de la boulangerie voisine et remonta avec des croissants chauds qui n'attendaient que d'être trempés dans le café que préparait Annie. Le sommeil nous gagnait et, pour renforcer la certitude

que nous allions tous bien dormir, le dernier shilom s'alluma tandis que nous nous étions déjà enfilés dans nos duvets, avant de ramper et de nous écrouler en rang d'oignons sur nos matelas à même le sol.

Extrait N°4 (chapitre 12) : Les premiers jours à Cervaux

À la nuit tombante, nous voici attablés pour lister et débattre de toutes les tâches, toutes les acquisitions nécessaires, et tous les comportements à adopter pour mener une vie harmonieuse construite autour d'un apprentissage du milieu rural local où le rejet du superflu sera immanquablement la trajectoire de notre réussite. Il faut dire que, sans eau courante et sans électricité, à six dans un espace habitable restreint, nous apprendrons vite à nous contenter du strict nécessaire. Il restera alors à nous entendre parfaitement afin qu'à tout conflit potentiel corresponde une solution consensuelle et que, face à toute dispute sérieuse, l'amour que nous nous portons triomphe de l'animosité.

Au final, nous passons en revue les principales tâches et les manques à combler en priorité :

- Mettre en service la cuisinière à bois.
- Récolter du bois mort et le débiter, à la fois pour la cuisinière, la cheminée et le four à pain.
- Restaurer la cheminée du four à pain.
- Apprendre à faire du pain et à le cuire dans le four.
- Installer des WC de fortune dans l'écurie.
- Nettoyer la source au niveau de sa résurgence et réajuster les troncs d'arbres creusés qui conduisent l'eau jusqu'au lavoir.
- Défricher le potager, retourner la terre, semer et planter les légumes les plus appropriés à la région et à son climat.
- Nettoyer un terrain plat au-dessus de la ferme pour y passer nos soirées festives.

- Disposer de 200 mètres de tuyau d'arrosage pour le potager et plus tard pour arroser le champ.
- Trouver une solution ou un dispositif pour se laver à l'intérieur les jours de pluie ou de froid.
- Compléter la panoplie de nos éléments de vaisselle et de cuisson.
- Acheter en gros des produits alimentaires de première nécessité ainsi que des bougies, du pétrole et des lampes à pétrole.
- Explorer les bois et les champs environnants afin d'effectuer ultérieurement des cueillettes de fruits sauvages et de champignons.
- Récupérer des ouvrages sur les champignons ainsi que des bouquins sur la cuisine végétarienne.

Les premières règles de vie se déclinent simplement autour de quelques axes :

- Pas de chef, mais des aptitudes individuelles à valoriser en groupe : certains sont plutôt physiques et endurants, d'autres plutôt conceptuels et organisateurs.
- Que chacun prenne la direction de son penchant naturel à condition qu'au final ne subsiste aucune lacune dans un domaine essentiel.
- Trouver à tour de rôle les meilleurs boulots dans la région afin de remplir notre tirelire, et gérer rigoureusement notre budget.
- Se réunir régulièrement pour faire le point.
- Ne pas attendre le déclenchement d'un conflit pour affirmer son éventuel malaise.
- Ne pas inviter n'importe qui à Cervaux, notamment concernant les filles qui viendront inévitablement augmenter l'effectif des Cats.

- Proscrire tout larcin dans le voisinage ; Grenoble restant notre terrain de jeu dans ce domaine.

- Ne jamais se retrouver impliqué dans une quelconque affaire de drogue. Le temps du deal et des expériences en tout genre est révolu. Notre nouveau statut de ruraux confrontés à des travaux physiques nous conduira à réduire nos consommations, restreintes au shit ou à l'herbe, et uniquement en provenance de sources sûres. N'oublions pas à ce sujet que nous sommes toujours dans l'attente d'une réponse de l'administration des Douanes dans l'espoir d'un effacement total de notre amende.

Après de sérieuses discussions, nos différences d'âges et de compétences agissent favorablement sur une répartition naturelle des tâches où chacun trouve son compte. En résumé, Daniel et Richard seront nos intrépides costauds, Patrick notre sage philosophe, Claude et moi des gestionnaires au sens large, et Iris représentera le facteur d'équilibre, la touche féminine aux apports d'une autre culture.

Extrait N°5 (chapitre 13) : Deal à New York

Au troisième étage du numéro 18 sur Cornelia Street, petite rue située dans Greenwich Village, habite un jeune couple au look d'artistes plutôt bourgeois. Jay nous a prévenus, l'homme souhaite acheter 500 g et l'affaire doit se conclure rapidement sans discussion, une fois que ce dernier aura analysé ou testé le produit et accepté le deal. Sur la base d'un dollar à 4,75 F, j'annonce un prix ferme de 1 200 \$. L'homme accepte sans discuter et paye. De notre côté, sans avoir prononcé d'autres paroles, nous voici dans la rue avec environ 150 \$ d'argent de poche gagnés sur le montant requis par Dominique.

Avant de naviguer à nouveau en quête de clients, nous nous accordons une pause musicale, et pas des moindres. Ce soir, mercredi 14 août, sur Long Island, au Nassau Coliseum, nous allons vibrer au son des guitares et des voix de Crosby, Stills, Nash and Young ; loin de toute idée de business.

Dès notre arrivée sur les gradins, une forte odeur d'herbe flotte dans toute l'enceinte. Accompagnés par Joe Lala aux percussions et Russ Kundel à la batterie, malgré les tensions qui règnent au sein du groupe, les quatre musiciens offrent un spectacle de qualité dans un Coliseum bondé d'inconditionnels. Tant bien que mal, nous avons réussi à oublier l'agitation environnante pour nous consacrer pieusement à l'écoute des mélodies. Quelques morceaux m'ont particulièrement donné le frisson comme : Love The One You're With, Wooden Ships, Helpless, Teach Your Children, Our House, Déjà Vu, Ohio et le final sur Carry On.

Les ventes au détail commencent à payer. Je dois avouer que les prix sont à la tête du client. Tu parais riche, tu paies plus, sans jamais exagérer. Tu es cool et tu galères, tu paies le tarif minimum. Petit à petit, nous allons parvenir à vendre les trois quarts de notre quantité initiale.

Quitte à prendre des risques, sans rien laisser paraître de la chose, nous avons convenu qu'il était préférable de se déplacer avec la totalité du reste de la marchandise afin de sauter sur l'occasion d'une vente importante nous délestant ainsi immédiatement. Je dois avouer que les retours nocturnes à l'appartement de la 88e Avenue étaient sources d'angoisse. Le sac à l'épaule serré contre moi, main dans la main, à la sortie des logements de nos acheteurs, nous marchions à vive allure jusqu'à la station de métro la plus proche. La partie la plus sinistre était le trajet dans des rames presque vides face à des noctambules que notre parano rendait inquiétants.

Outre la part revenant à Jay pour son aide précieuse et un pouième pour notre consommation personnelle jusqu'à notre départ, il nous restait effectivement 500 g à fourguer. L'objectif était maintenant de vendre ce demi-kilo sur un seul deal. Les jours passaient, Jay se démenait, sa sœur Janet essayait de nous aider auprès de ses connaissances. Personne en vue ! Il ne restait plus que cinq jours avant notre départ et nous commençons à flipper sérieusement.

Est-ce à nouveau de la chance ? Jay nous appelle pour annoncer l'arrivée, chez nous, dans deux heures, de deux amis qui ont déjà goûté au Golden Afghan et auxquels il fait entière confiance. Ils sont d'accord pour la quantité et le prix de 1 200 \$.

Table des matières

Avant-propos	9
Chapitre 1 : Façonnage	11
Chapitre 2 : Indépendance et insouciance	17
Chapitre 3 : Des prairies de Chartreuse au gazon de Hyde Park	33
Chapitre 4 : Orange n'est pas un fruit	47
Chapitre 5 : Rassemblement autour du shilom	61
Chapitre 6 : Les Cats habitent au 62	73
Chapitre 7 : S'éclater jusqu'à l'éclatement	89
Chapitre 8 : Thodore ou le dérapage	133
Chapitre 9 : Across the Atlantic	171
Chapitre 10 : Retrouvailles	195
Chapitre 11 : Albany	201
Chapitre 12 : Cervaux ou l'enchantement bucolique	213
Chapitre 13 : Un risque inconsidéré	233
Chapitre 14 : Cervaux ou la vie au grand air	243
Chapitre 15 : Retour à la civilisation	269
Épilogue	303